

« Présentation »

Sociologie et sociétés, vol. 14, n° 2, 1982, p. 3-8.

Pour citer ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001590ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Présentation

« Dans le domaine de la pensée, certains progrès importants sont comparables au déplacement des volumes d'une rangée que l'on reclasse dans d'autres rayons (d'une bibliothèque), sans que rien encore ne permette de penser que cette nouvelle position demeurera définitive [...]. La chose la plus difficile pour le philosophe est de ne pas dire plus qu'il ne sait réellement, et il lui arrive trop souvent de croire, pour avoir correctement classé deux volumes l'un par rapport à l'autre, qu'il a découvert leur emplacement définitif. »

L. WITTGENSTEIN, *le Cahier bleu et le Cahier brun*, Paris, Gallimard, 1965, pp. 90-91.

Dès les premières pages du premier tome du *Theoretical Logic in Sociology*, ouvrage qui se présente comme l'introduction à une ambitieuse entreprise de re-

lecture des grands classiques de la sociologie — Marx, Durkheim, Weber et aussi, quelle surprise! Parsons — Jeffrey C. Alexander formule un diagnostic sévère : « la sociologie est fatiguée »¹. Cette discipline que l'on pensait « en pleine croissance », « en parfaite santé », serait donc en crise, elle traverserait une période de désenchantement et de pessimisme. Et, paraphrasant Lénine qui écrivait que « sans théorie révolutionnaire, il ne peut y avoir de révolution », Alexander conclut que la renaissance de la sociologie passe par la renaissance de sa théorie : « Sans une théorie sociologique forte et vigoureuse, il ne peut y avoir, précise-t-il, de sociologie forte et vigoureuse². »

Mais qu'est-ce que la théorie? la réflexion théorique? Dans son acception courante, le mot même de « théorie » n'est pas sans ambiguïté : « C'est beau en théorie! » dira-t-on pour qualifier une réflexion spéculative, désintéressée et indépendante de ses applications, bref sans intérêt. Par ailleurs, face à un problème, à un phénomène ou à un événement, par exemple l'inflation, l'apolitisme des jeunes ou l'augmentation des divorces, l'on entendra souvent dire : « J'ai, à ce sujet, ma théorie. » La théorie est ici assimilable à une thèse qui permet de rendre compte, en l'expliquant, d'un phénomène ou d'un événement : il s'agit en quelque sorte d'une construction hypothétique ou tout simplement, sur une question controversée, de l'opinion éclairée d'un spécialiste ou d'une personne mieux informée. La théorie ne s'oppose plus seulement à la pratique, elle se différencie aussi du sens commun.

Mais au sujet de la théorie, circulent des définitions plus rigoureuses, plus savantes. Philosophes des sciences, épistémologues et dans une certaine mesure, historiens des sciences ont déjà « démonté » la démarche scientifique pour en déterminer les principaux actes (construction théorique et élaboration d'hypothèses, expérimentation et vérification, etc.) et pour en expliciter les « fondements ». L'on reconnaît habituellement deux composantes de la science : une composante théorique, de nature formelle, et une composante expérimentale, de nature empirique. La question essentielle est celle de l'articulation entre ces deux composantes : pour certains, qui participent à une doctrine de l'induction, la théorie n'est que le résultat d'une généralisation à partir d'observations particulières ; pour d'autres, la théorie est indépendante des données empiriques, elle est le produit d'une construction intellectuelle qui ne se laisse guider que par des principes organisateurs, le plus souvent de nature formelle. De la théorie, l'on dira alors qu'elle est un ensemble d'axiomes ou de propositions, dont le critère ultime de validité est la non-contradiction. Ou plus simplement, un système de concepts, qui ne reconnaît d'autre critère de scientificité que celui de la cohérence sémantique. Mais quelle que soit sa définition, quelle que soit le degré d'indépendance qui lui est accordée, la théorie n'échappe pas à sa mise à l'épreuve (de confirmation ou de réfutation), à « sa mise en correspondance³ », le « test » empirique apparaissant même, pour certains, comme l'arbitre final des débats théoriques. La science se développe donc sur la base d'une interaction complexe entre la théorie et l'expérience : non seulement la théorie suggère des expériences à faire, mais aussi l'interprétation des résultats fait appel à la théorie. En plus de s'opposer à la « pratique » et au « sens commun », la théorie se distingue donc de l'empirique, tout comme l'*a priori* se différencie de l'*a posteriori*.

Bien sûr, il s'agit de la théorie scientifique, de la théorie en sciences exactes (et le plus souvent en sciences physiques). Dans les sciences humaines et sociales, la situation est certes fort différente, beaucoup plus floue, mais le développement de ces disciplines se caractérise aussi, surtout lorsqu'il y a mimétisme à l'égard des sciences exactes, par la constitution des couples d'opposition théorie/pratique, théorie/sens commun, théorie/empirie. D'ailleurs, afin de différencier nettement la science sociale de la « pensée sociale », l'on s'est efforcé, en sociologie, d'élaborer une « théorie scientifique

1. Alexander, Jeffrey C., *Theoretical Logic in Sociology, Positivism, Presuppositions and Current Controversies*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1982, p. xiii.

2. *Ibid.*, p. xvi.

3. Pour Jean Ullmo qui se réfère à la science physique, la théorie « établit une correspondance exacte entre l'ensemble des phénomènes étudiés et un système cohérent de lois mathématiques » (*la Pensée scientifique moderne*, Paris, Flammarion, 1969, p. 65).

de la théorie sociologique⁴ : par refus d'un opérationnalisme « à courte vue », la théorie est alors devenue, en sociologie, propositionnelle et a pris un caractère plus formaliste. Mais ce mouvement de « construction de la théorie », qui prend force au cours des années 1970 et dont une des manifestations est la grande diffusion du livre d'Arthur Stinchcombe, *Constructing Social Theories*, suscite diverses réactions, qui souvent véhiculent un anti-positionnisme violent : pour les uns, l'explication (et aussi la formalisation) est impossible en sciences sociales, la réalité sociale ne pouvant tout au plus qu'être « comprise » ; pour d'autres, toute prétention d'universalité et d'objectivité est illusoire du seul fait que la réalité sociale est singulière, idiosyncratique. La sociologie s'est alors trouvée coincée entre la défense d'un empirisme fortement préoccupé de la seule mise au point d'instruments méthodologiques et statistiques et le développement d'une critique radicale, « subjectiviste », de l'objectivité scientifique, qui, dans certains cas, a conduit à une remise en question de la rationalité scientifique elle-même.

Force est cependant de reconnaître qu'en sciences humaines et sociales, sauf peut-être en linguistique et en science économique, la théorie demeure toujours très semblable à la réflexion philosophico-politique, à la « pensée sociale ». Raymond Aron n'a-t-il pas donné comme titre à son ouvrage d'histoire des théories sociologiques celui d'« *Étapes de la pensée sociologique* ». Lorsqu'elle n'est pas tout simplement la « compilation d'éléments théoriques artificiellement extraits d'un corps choisi d'auteur⁵ », la théorie se présente en sociologie comme une large synthèse qui, admise à titre d'hypothèse vraisemblable, se propose d'expliquer un grand nombre de faits (théorie de l'organisation, théorie de la socialisation, etc.). Une telle synthèse se constitue habituellement sur la base du dépouillement de diverses recherches empiriques et de la lecture-confrontation d'un certain nombre d'auteurs ou de livres, eux-mêmes qualifiés de « théoriques ». Et si Talcott Parsons peut être considéré comme un « théoricien » ce n'est pas seulement parce qu'il élabore des « *frames of reference* » ou présuppositions générales, mais aussi qu'il effectue une synthèse de Durkheim, Weber et Pareto. Ce rapport à la théorie, qui peut être dit « traditionnel », est présenté, sous une forme institutionnalisée, dans les programmes scolaires (et dans les manuels) : les cours « théoriques » des départements universitaires de sociologie sont en effet le plus souvent des cours d'auteurs ou de groupes d'auteurs. Dans cette optique, la démarche théorique apparaît, pour reprendre la métaphore de Wigenstein, comme la classification-reclassification des livres d'une bibliothèque !

La lecture-relecture des auteurs, en particulier des auteurs « classiques », n'en demeure pas moins un moyen de renouvellement de la théorie sociologique : pensons à Aron qui a introduit Weber en France ou à Habermas et Castoriadis, dont l'« aventure théorique » repose sur une critique du matérialisme historique⁶. Quant à l'ethnométhodologie, elle trouve son origine non seulement dans la constitution d'un objet, la « connaissance ordinaire », mais aussi dans une inspiration théorique, celle que fournit la lecture de Husserl, de Gurwitsch et de Schutz. Mais la fécondité de ces lectures demeure fonction des conditions mêmes (de lecture) qu'elles se donnent. L'une des premières conditions, que rappelle Alexander dans son article sur Weber, est d'éviter les pièges de l'exégèse qui conduit, surtout lorsqu'elle a une fonction pédagogique, à « nettoyer » une œuvre diverse et inachevée et à lui donner après coup un caractère systématique, cohérent et achevé : que ce soit l'œuvre de Marx, Durkheim ou de Weber, celle-ci comporte de nombreuses ambiguïtés et contradictions, elle est marquée d'approximations successives, de « glissements » voire même de ruptures. S'inscrivant dans une large

4. Voir Hans Zetterberg, *On Theory and Verification in Sociology*, New York, 1954.

5. Bourdieu, P., J.C. Chamboredon et J.C. Passeron, *le Métier de sociologue*, Mouton/Bordas, Paris, 1968, p. 51. Pour les auteurs, ce rapport traditionnel à une tradition s'observe toujours dans les premiers moments de l'histoire d'une science. L'une des caractéristiques d'une science « mature » est d'oublier ses « fondateurs »...

6. Dans son numéro, nous devrions avoir aussi un texte portant sur le marxisme, et plus particulièrement sur les diverses lectures de Marx mais celui qui en était le responsable nous a malheureusement, à la toute dernière minute, fait « faux bond ». Peut-être faut-il attendre à l'an prochain, au moment du centième anniversaire de la mort de Marx.

entreprise de re-lecture de Durkheim, qui a donné lieu à diverses publications et à un regroupement de chercheurs (Groupe d'études durkheimiennes), l'article de Philippe Besnard fournit des indications précises au sujet d'une véritable coupure dans l'itinéraire intellectuel de ce « père » de la sociologie en la datant comme contemporaine de la rédaction même du *Suicide*. Mais cette étude de Besnard offre un autre intérêt, celui de subordonner l'exégèse des textes à une analyse des événements qui ont pu marquer l'itinéraire intellectuel de Durkheim. Et c'est là, semble-t-il, une seconde condition du renouvellement théorique que permet la lecture des auteurs : une telle lecture doit en effet se doubler d'une analyse des conditions de possibilités (sociales, etc.) d'une œuvre et tirer profit des enseignements fournis récemment par la multiplication des recherches en sociologie de la science. « Il reste, affirme Pierre Bourdieu, que chaque nouvel acquis de la sociologie de la science tend à renforcer la science sociologique en accroissant la connaissance des déterminants sociaux de la pensée sociologique, donc l'efficacité de la critique que chacun peut opposer aux effets de ces déterminants sur sa propre pratique et sur celle de ses concurrents⁷. » Enfin, parce que les écrits sociologiques sont aussi des textes, des discours, il y aurait tout lieu de les analyser en tant que tels : ces écrits ne fonctionnent pas seulement selon la seule rigueur logique (ou la logique de la preuve) mais aussi « à la persuasion » (rhétorique). Il ne faut donc pas craindre la critique scientifique : « la science se renforce toutes les fois que celle-ci se renforce⁸ ». Si dans le numéro, nous accordons une place toute particulière à une discussion de l'ouvrage de Fernand Dumont, *Une anthropologie en l'absence de l'homme*, c'est qu'il se situe au cœur même d'une entreprise d'auto-réflexion : à une épistémologie de la vérité, celui-ci substitue (ou superpose) une épistémologie de la pertinence, « la préoccupation première n'étant plus la vérité définie par la science mais la pertinence de la science dans la culture⁹ ».

Dans une perspective « relativiste » qui remet en question les fondements d'un positivisme étroit, la science, ce produit de culture, n'apparaît plus totalement dissociée de l'idéologie, des « présuppositions générales », des « themata », voire même du sens commun¹⁰. Sans aucun doute, la publication en 1963 de *la Structure des révolutions scientifiques* a eu, dans l'élaboration d'une position post-positiviste, une influence considérable : l'introduction de la notion de « paradigme », qui demeure évidemment floue, permet de concevoir la science non seulement comme un processus caractérisé par l'interaction entre l'observation empirique et les *a priori* paradigmatiques mais aussi comme l'articulation de différents éléments de connaissance (postulats généraux, modèles explicatoires, principes méthodologiques, exemples empiriques spécifiques, etc.)¹¹. Et si par ailleurs, l'ethnométhodologie a pu avoir un impact aussi important au cours de la dernière décennie, ce n'est pas simplement parce qu'elle se donne en la « connaissance ordinaire » un objet propre, mais aussi qu'elle oblige la sociologie à s'interroger sur le mode même d'exercice de ses activités d'observation et d'interprétation. L'une des façons de renouveler la théorie sociologique, et cette démarche est aussi présente dans d'autres théories contemporaines, est donc de lever la frontière qui délimite le territoire de la théorie et du sens commun. Et dans le même mouvement nous sommes amenés à lever une autre frontière, celle qui délimite les territoires de la théorie et de la pratique, ou tout au moins à reformuler la question de leur « arrimage ». Pour Wallerstein, et aussi pour plusieurs autres sociologues, en particulier ceux qui font de la « recherche-action », l'action sociale, l'engagement politique auprès de mouvements sociaux sont inévitables, ils sont même une des conditions de renouvellement de la réflexion théori-

7. Bourdieu, Pierre, *Leçon inaugurale*, Paris, Collège de France, 90, 1982, p. 15.

8. *Ibid.*

9. Dumont, Fernand, *l'Anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, Presse universitaire de France, 1981, p. 140.

10. Au sujet de la connaissance scientifique comme une forme de connaissance de sens commun, voir H. Garfinkle, « Common Sense Knowledge », dans *Studies in Ethnomethodology*, Englewoods Cliffs, N.J., 1967 ; B. Latour et S. Woolgar, *Laboratory Life, The Social Construction of Scientific Facts*, Beverly Hills, Sage, 1979.

11. Masterman, M., « The Nature of a Paradigm », dans I. Lakatos et A. Musgrave, Eds., *Criticism and the Growth of Knowledge*, Londres, Cambridge University Press, 1970, pp. 59-60.

que. Mais pas plus que le raisonnement scientifique ne se fonde entièrement avec la « connaissance ordinaire », avec le « raisonnement pratique quotidien », la réflexion théorique n'est totalement réductible à la « pensée sociale », avec laquelle elle entretient toujours des liens étroits¹². Tout, ici, est (ou doit être) question de degré, de nuance... au risque de « basculer de l'autre côté », tout comme le Carlos Castaneda des *Teachings of Don Juan* au *Eagle's Gift*, qui accomplit le rêve (et la crainte) de tout observateur de la réalité sociale et humaine : celui d'acquérir le savoir, le statut et l'identité de l'observé (Don Juan).

Sorte de cas limite, l'expérience fascinante de cet ancien étudiant en anthropologie de l'Université de Californie qui entreprend d'explicitier l'univers cognitif et spirituel d'un vieux sorcier mexicain est révélatrice des conditions limites de l'activité scientifique : lorsque après avoir brisé les oppositions théorie/empirie, théorie/pratique et théorie/sens commun, la science entend non pas maintenir une relation dialectique entre chacun des termes mais reconstituer leur unité — ou l'Un —, elle redevient mythologie.

M.F.

12. Il y aurait lieu de discuter, en fonction même de cette question, du marxisme dont l'originalité réside dans la jonction même d'une théorie et d'une pratique sociale. L'on tend actuellement à affirmer tout de go que « le ver est dans la pomme », que la théorie contient à l'origine les éléments de sa perversion ; il convient plutôt de reconnaître les difficultés que rencontre une théorie lorsqu'elle devient doctrine (d'État). Il n'y a pas d'« essence » du marxisme : tout est dans le mode d'usage (que la théorie ne fournit pas).